

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 15,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

PARAISANT LE DIMANCHE

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

ANNONCES 25 cent. la ligne
RÉCLAMES 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 2, et chez M. St-Hilaire,
éditeur de musique du Conserv. imp. et direc. du Comptoir général des compositeurs rue du f. Poissonnière, 11.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

ABONNEMENTS :

UN AN 12 francs.
SIX MOIS 6 ..
TROIS MOIS 3 ..

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance.
Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

ACTES OFFICIELS.

Le Prince, par Ordonnance en date du 12 juillet, a nommé M. le chevalier de Castellet, Vice-Président du Conseil d'Etat, en remplacement de M. le Baron Imberty, appelé aux fonctions de Président du dit Conseil.

Une autre Ordonnance Souveraine, du même jour, nomme Conseiller d'Etat, M. Joseph-Désiré Collomp, Président du Tribunal Supérieur.

Monaco, le 2 Août 1863.

Entre onze heures et minuit, quand la lune brille, la partie du port, qui s'étend de la villa Colombe à l'extrémité de la rampe du chemin des Spélugues, est éclairée par une lumière blanche et fixe. Cette lumière ainsi concentrée produit sur ce point du rivage un effet plein de charme. On dirait une toile encore étendue sur le chevalet dans l'atelier d'un peintre. Vu du côté opposé et des hauteurs des remparts l'endroit, que la lune blanchit ainsi de ses rayons, est un site des plus pittoresques. Son aspect saisit l'œil et porte dans l'âme un sentiment inexplicable, une émotion que l'on aime à voir durer long-temps. Les divers accidents de la côte ou de la montagne, que l'on aperçoit au tour sans distinguer leur forme, favorisent encore l'illusion, en s'effaçant dans une demi-teinte comme un paysage destiné à demeurer dans l'ombre. L'homme qui passe, à cette heure avancée de la nuit, et qui, en passant, s'arrête et regarde, ressemble à l'artiste qui viendrait le soir, à la faveur d'une lampe solitaire, donner un dernier regard à son œuvre, appelée à paraître le lendemain au grand jour.

En présence de ce tableau grandiose les souvenirs, dont la trace semblait perdue, se présentent en foule à l'esprit. Le passé se mêle au présent, et les plaisirs d'un âge déjà loin se déroulent aux yeux en gracieux

panorama. L'on se trouve transporté à son insu dans un milieu qui fit le charme des premiers ans de la vie. La mer, placée au bas de ce ravissant tableau comme la base du cadre, ajoute par sa vue et les bruits plaintifs de sa vague, un charme nouveau aux sentiments dont l'âme se trouve saisie. Les villas, que l'on aperçoit, en se détachant du fond du tableau avec une aussi séduisante coquetterie, augmentent encore l'illusion par leur forme variée. L'une, bâtie comme un palais de l'antique Babylone, est surmontée d'une terrasse spacieuse que borde une balustrade habilement sculptée; l'autre, assise sur un point plus élevé, réunit dans sa forme toute la grâce d'une construction qui joint aux délicatesses du goût italien, l'élégance et la séduction des villas que l'on rencontre aux environs de Paris.

Tout au tour de ces villas s'élèvent, à droite et à gauche, des masses noires et immenses. Ce sont des têtes ou des bras de montagnes qui produisent dans l'ombre un aspect grandiosement sinistre. L'homme qui les aperçoit, en sortant de son rêve, revient subitement à lui-même. Il se trouve en face d'une réalité dont la vue a quelque attrait sans doute, mais qui, à ce moment, ne saurait l'aider à continuer ce rêve dont les détails et les mystères lui ont procuré tant de bonheur.

A. CHAMBON.

Le nombre d'étrangers arrivés à Monaco du 1^{er} au 31 juillet est de 1668.

PARIS, BADE ET STRASBOURG.

UNE LETTRE DE MÉRY.

Voici une lettre qui pour nous a le double mérite d'avoir été écrite par Méry, et de parler de Paris, de Bade et de Strasbourg tout à la fois. Elle est adressée à M. Schwab, le compositeur qui a mis en musique la cantate du poète: *les Voix de la Lyre*, exécutée au festival de Strasbourg:

« Cher collaborateur et ami,

» Les chemins de fer ont perfectionné le rêve, cette belle moitié de la vie. Autrefois nous étions obligés de nous endormir pour rêver, et nos rêves ne sortaient pas toujours par la porte d'ivoire; il y en avait d'ennuyeux

qui nous faisaient désirer le réveil; les cauchemars entraient dans cette catégorie; ces *cavales de la nuit*, comme les appellent les Anglais, nous emportaient à travers des brouillards de plomb, dans des souterrains étouffants, dans des limbes pleines de bruits sinistres, dans ces cavernes où mugissaient des eaux noires et sur les banquettes des pôles qui nous coiffaient de leurs glaçons. Les chemins de fer ont anéanti ce vieil ordre de choses; ils nous font tant rêver les yeux ouverts, que nous n'avons plus assez d'imagination pour rêver, les yeux fermés, pendant la nuit. Ceux qui, comme moi, passent leur vie en chemin de fer, trouveront une vérité dans ce paradoxe. Il faut que je vous conte mon dernier rêve que je dois aux chemins de fer.

» J'étais à Paris, dans un salon du faubourg Saint-Germain, chez M. le comte de Saint-Priest; je causais avec M. Babinet, ou, pour dire mieux, j'écoutais M. Babinet, ce savant qui possède tant d'esprit; il m'avait offert une place dans le wagon astronomique d'une comète, et nous voyagions dans l'infini, à dix millions de lieues à la minute, en nous plaignant de la lenteur, selon l'usage. A la station de la planète de Jupiter, une voix de préposé cria: *Jupiter cinq siècles d'arrêt!* On murmurait autour de nous de ce court espace de temps accordé aux voyageurs, comme on murmure à Epernay quand on fait l'aumône de vingt-cinq minutes à la caravane affamée. Lorsque M. Babinet me parle astronomie, sous la forme plaisante ou sérieuse, je l'écoute jusqu'à trois heures du matin, en été. Or, l'autre jour, il était plus tard lorsque je le quittai entre deux anneaux de Saturne; je courus à la gare de l'Est, en voiture et endormi; on m'ouvrit un wagon terrestre; puis, dix-heures ou dix minutes après, je n'en sais rien, car je dormais sans rêve, un fracas de ville prise d'assaut me réveilla brusquement; j'ouvris les yeux, et je reconnus ma chère ville de Strasbourg à sa signature aérienne, la flèche d'Erwin. Je me retournai pour regarder du côté de Paris et donner ma commisération aux clochers stupides de Saint-Germain-des-Près, devant lesquels je venais de passer, en causant de Saturne. Mais le spectacle inouï qui se déroula devant moi me fit rentrer dans le songe de la vie réelle. Une armée pacifique traversait Strasbourg, avec sept bannières au vent, et de toutes les fenêtres, de tous les toits, de tous les balcons, une pluie de fleurs, ruisselant avec les rayons du soleil, tombait sur les conquérants de la musique et sur les envahisseurs nos amis. Mon rêve prenait des proportions fabuleuses; la ville entière était un orchestre, un caravansérail, une salle de festin. Le palais magique de la fête s'élevait comme par enchantement à la voix du héros alsacien qui arbora le premier le drapeau tricolore sur la terre d'Égypte. C'était le palais du concours olympique. Là, j'écoutais quinze cents petits enfants qui chantaient comme un seul homme qui chante bien; là j'applaudissais, moi vingt millième, le touchant et admirable poème de Berlioz, *l'Océan d'Elbel*, la musique de votre *Cantate*, et tout à coup, sans transi-

tion aucune, un éclair m'a pris sur ses ailes et m'a lancé par-dessus le Rhin, dans cette délicieuse vallée où Bade prend des airs de paradis, au milieu de son immense corbeille d'arbres et de fleurs. Jamais le printemps n'a été plus printemps, jamais la verdure n'a été plus verte, jamais Bade n'a été plus femme qu'en cette bienheureuse année 1863, l'année de votre glorieux Festival. Bade étendait sur la route du Rhin son double rang de collines, comme deux bras de velours, pour embrasser les caravanes de la musique. Non, jamais la sublime incohérence des rêves n'a donné de telles émotions aux sept dormants et à Épipimède, qui dormit un siècle et trouva le temps de varier ses songes. Ici, à Bade le ciel a continué le Festival de l'Alsace; le ciel ne connaît pas les frontières; il a souri aux deux rives du Rhin; et les torrents, les cascades, les sources, les arbres, ces orphéonistes de la nature, chanteront cette nuit l'immense symphonie pastorale que Beethoven a copiée dans une partition de Dieu avec l'agrément de l'auteur.

» Votre ami dévoué, MÉRY. »

CHRONIQUE DU LITTORAL.

Les renseignements que nous recevons de divers points, sur les résultats de la récolte, sont un peu contradictoires; dans certaines contrées du Midi, on se plaint de la légèreté des gerbes; la paille est abondante cependant, mais il est à craindre qu'il n'en soit pas de même du grain. Dans le Centre et dans le Nord on continue à paraître satisfait; cependant on s'accorde à dire que la maturation a été trop pressée par la grande chaleur de la dernière quinzaine. Malgré ces plaintes plus ou moins fondées, nous pensons que la récolte sera au-dessus de la moyenne, et qu'elle dépassera par conséquent les besoins de la consommation.

Depuis quelque temps, les pêcheurs établis sur le littoral des îles d'Hyères, s'apercevaient que le poisson, généralement trop abondant dans ces parages, avait tout à coup disparu; ils ne pouvaient s'expliquer cette émigration subite, lorsque des avaries majestueuses, qu'ils ont constatées à leurs filets, leur ont prouvé suffisamment que leur industrie se trouvait aux prises avec un adversaire puissant et dangereux qui leur faisait une rude concurrence sous l'eau.

De même qu'on attribue tous les assassinats aux Italiens, on n'hésita pas à accuser les requins de toutes ces avaries; cette opinion se trouvait en quelque sorte justifiée par l'habitude bien connue de ces voraces squales qui se rapprochent pendant la saison chaude des côtes et des rades fréquentées, afin d'essayer de croquer, en passant, quelques imprudents nageurs.

On en était cependant encore réduit aux conjectures, lorsque, dans la nuit du 5 au 6 juillet, un hasard providentiel a permis de découvrir la cause de tous ces accidents.

Un propriétaire de Port-Cros, s'étant aperçu qu'une vigne qu'il possède sur le bord de la mer avait été ravagée dans la nuit, se décida à tendre une embuscade afin de surprendre les malfaiteurs qu'il soupçonnait les auteurs de ces dégâts; mais quel fut son effroi lorsque, vers deux heures du matin, il entendit un clappotement épouvantable produisant en quelque sorte l'effet d'une embarcation à seize avirons qui se serait échouée sur la plage, et qu'il put distinguer qu'un certain nombre de monstres marins se traînaient, en rampant, sur le rivage pour venir se frotter contre ses vignes qui furent littéralement broyées sous les poids de leurs corps. Son émotion fut telle qu'il laissa son fusil et qu'il se sauva à toutes jambes en donnant l'alarme dans l'île.

Depuis lors une surveillance très active sur terre et sur mer a permis de reconnaître la présence d'une nombreuse tribu de phoques ou veaux marins qui ont établi leur domicile dans les profondeurs de la rade d'Hyères, où il sera très difficile de les atteindre, circonstance d'autant plus fâcheuse qu'ils ne tarderont pas à dépeupler complètement les fonds poissonneux qui assuraient l'existence d'un grand nombre de familles.

On s'accorde à dire que les Régates de la ville de Toulon qui auront lieu le 2 août seront de toute magnificence. Le patronage des hautes autorités maritimes et départementales, la sollicitude de l'administration municipale, le zèle et l'activité intelligente de la commission donnent la certitude, que cette fête nautique pour laquelle, dit-on, des embarcations de course de Paris, du Havre, de Gènes, de Naples et de Gibraltar doivent venir disputer le prix aux embarcations de nos ports méditerranéens, sera une fête exceptionnelle.

On nous écrit de Vichy :

24 juillet 1863.

L'Impératrice est arrivée hier! De la gare au chalet impérial, les flots de la population se pressaient, formant une double haie compacte, les seuls gardes de Leurs Majestés. L'Empereur conduisait lui-même au petit pas une victoria que les fleurs, pleuvant de toutes parts, remplissaient à débordement.

Dans l'après-dîner, l'Empereur et l'Impératrice, ayant l'un et l'autre une canne à la main, s'en vinrent promener au parc, bras dessus, bras dessous, avec un sans-façon qui montrait qu'ils se trouvaient chez eux au milieu de nous. Quelques personnes de la Maison suivaient seules, et un respect sympathique suffisait à assurer le libre passage aux augustes promeneurs, au milieu de la masse compacte dont le parc est envahi à cette heure-là.

Maintenant, puisque vous voulez qu'on vous dise ce qui se passe ici, voici une petite scène de mœurs assez drôlette: Hier soir, en face d'un hôtel où l'on faisait à la hâte les préparatifs d'une petite soirée dansante, un groupe de jeunes hommes s'était arrêté, mêlé de quelques unes de ces beautés en renom, les grandes ruineuses à la mode. Les propos vifs, un peu salés, tombaient drus comme grêle, et assez haut pour que rien n'en fut perdu. C'étaient, nous dit-on, des gentilshommes de la plus haute volée, de grands noms, des noms historiques.... Survient une marchande de plaisirs! et soudain le joujou de nos enfants, l'innocent tourniquet de la boîte aux plaisirs est transformé, sur l'asphalte du trottoir, *coram populo*, en une roulette véritable. Quinze louis, vingt louis d'enjeu sont tenus, gagnés, perdus, payés, au grand ébahissement du populaire, qui ouvrait des yeux comme des portes cochères! c'était palpitant! Ces messieurs, ces dames, avec une charmante désinvolture, échangeaient les rires et les gais propos comme eût dit Mme la vicomtesse de Renneville « d'une suprême élégance! »

Il y avait bien là quelques barbons grisonnants qui faisaient la moue. Ils avaient l'air triste, très triste! Allons donc, ô mes respectable ganaches! ne savez-vous pas que « noblesse oblige? » — A vous. LOYSEL.

COURRIER DE PARIS

Paris 29 Juillet 1863.

Vous annonciez dans votre dernier numéro que M^{lle} Emma Livry avait été transportée à Neuilly; et vous sembliez émettre l'espoir que le séjour de la campagne rendrait cette artiste à la santé et à ses amis. Hélas! le ciel en avait décidé autrement. Emma Livry est morte hier après neuf mois des plus cruelles souffrances. Ses obsèques ont eu lieu aujourd'hui, à dix heures du matin, à l'église Notre-Dame-de-Lorette. Dès neuf heures, une foule compacte encombrait les rues avoisinantes, et, pour se rappeler une affluence pareille, il faut se reporter aux funérailles de M^{lle} Rachel. Les personnes arrivées après dix heures, n'ont pu trouver place dans l'église, où une messe solennelle a été chantée. A onze heures, le cortège s'est mis en marche, à travers les flots serrés de la population, pour se rendre au cimetière Montmartre. Immédiatement après le char funèbre, venaient un certain nombre de jeunes filles du corps du ballet, vêtues de blanc, suivies

des artistes de l'Opéra et des délégués de la commission des artistes dramatiques.

On remarquait dans la foule, parmi un certain nombre de notabilités, M. Gautier, secrétaire général de la Maison de l'Empereur; M. Camille Doucet, chef de la division des théâtres, au même ministère; le docteur Nélaton, et, enfin, le pompier qui, le jour du funeste accident de l'Opéra, porta secours à M^{lle} Emma Livry.

Le nombre des personnes qui se sont rendues au cimetière était tel, qu'il ne m'a pas été possible d'approcher de la tombe de la défunte, pour entendre les paroles prononcées par M. Petipas, maître de ballet de l'Opéra, en mémoire de cette regrettable artiste.

Puisque nous sommes avec les morts et que déjà vous avez parlé de la mort du duc d'Hamilton, je vais vous raconter les honneurs funèbres qu'on lui a rendus en Ecosse.

Les funérailles du duc d'Hamilton ont eu lieu mercredi dernier, au palais de Hamilton, dans le parc duquel se trouve la sépulture de la famille. Malgré le caractère strictement privé qu'on s'était attaché à donner à cette cérémonie, elle s'est accomplie au milieu d'un grand concours de monde. A deux heures, toutes les personnes invitées, parmi lesquelles se trouvait le consul de France à Glasgow, étaient réunies dans la grande galerie du château, et, suivant la coutume écossaise, on leur servait du vin et des gâteaux.

Après cette collation et les prières dont elle avait été précédée et suivie, on procédait à la levée du corps, et le cortège se dirigeait par les allées du parc vers le mausolée autour duquel avaient pris place cinq cents fermiers et tenanciers de Hamilton, d'Arran et du comté de Suffolk. Le cercueil, porté à bras, était précédé d'un intendant portant la couronne ducale et de quatre domestiques à la livrée de S. M. l'Empereur.

Les cordons étaient tenus par les deux fils du feu duc, le duc de Newcastle, son beau-frère, le comte de Lincoln, son neveu, et d'autres membres de la famille. A la suite marchaient les membres du Parlement et toutes les notabilités du comté, puis les gens de la maison. Entre le château et le mausolée, la haie était formée par des détachements de la milice à cheval de tous les districts voisins.

La reine s'était fait représenter par lord Harris, et le prince de Galles par lord de Tabley.

Quoiqu'il ne résidât qu'assez rarement en Ecosse, le duc de Hamilton était fort aimé de ses tenanciers, envers lesquels il s'était toujours montré équitable et bon, et il était facile de voir les regrets sincères que leur inspirait sa fin prématurée. A ces regrets s'est associé, il faut le constater, un sentiment de véritable reconnaissance pour les honneurs qui lui ont été rendus à Cherbourg, et pour la sympathie qui lui a été témoignée en France à ses derniers moments.

La destinée des VÊPRES SICILIENNES se juge en ce moment. La partition française du maestro parmesan sera-t-elle œuvre de répertoire, ou doit-elle définitivement disparaître? Prendra-t-elle rang parmi ces quelques opéras privilégiés qui ne sont jamais repris par la simple raison qu'ils ne sont jamais quittés, ou bien ira-t-elle rejoindre les cinq ou six cents partitions condamnées à la poussière des archives?

La création des VÊPRES SICILIENNES remonte à huit ans. La première représentation eut lieu le 13 juin 1855, et le succès fournit une assez longue carrière à travers l'été. Il est vrai que cet été-là valait mieux

que tous les hivers du monde; c'était justement celui où se fit la première exposition universelle. Il serait puéril de vouloir dissimuler que l'ouvrage de Verdi en bénéficia, comme tous ceux qui tenaient alors l'affiche dans les divers théâtres. M^{me} Sophie Cruvelli, qui allait bientôt désertier les triomphes de la scène pour les vanités du HIGH LIFE, prêtait à la duchesse Hélène son triple prestige de femme, de cantatrice et de tragédienne. Il se fit un peu plus tard une reprise des VÊPRES SICILIENNES avec M^{me} Caroline Barbot, qui ne suffit pas à remettre l'ouvrage au répertoire.

La reprise que nous voyons en ce moment a été montée par M. Emile Perrin avec des soins tout particuliers, auxquels il faut rendre justice. Verdi est venu diriger lui-même les études; il a choisi ses artistes et les a fait travailler, et certains d'entre eux ont sensiblement profité de ses leçons, car il est excellent maître de chant. Il y a eu trois ou quatre répétitions générales à grand orchestre, ce qui ne se fait jamais pour une reprise, et avait fort mécontenté, m'assure-t-on, les symphonistes, qui savent cette musique par cœur, et pensaient n'avoir besoin que d'une répétition pour s'y remettre parfaitement. Mais glissons sur ce petit incident; il ne vient ici que pour prouver avec quels soins exceptionnels cette reprise a été faite.

Maintenant, quel a été le résultat final de tous ces soins et de toutes ces peines? L'effet général a été médiocre. On est tombé d'accord que les VÊPRES SICILIENNES étaient inférieures, non-seulement au TROUVÈRE, qui reste, à mon avis, le plus bel ouvrage de Verdi, mais aux quatre ou cinq opéras de ce maître que le Théâtre-Italien exécute chaque année. On y retrouve bien les défauts accoutumés de Verdi: la vulgarité et l'inégalité de l'inspiration, la pauvreté des accompagnements, l'habileté toute mécanique et la facilité toute matérielle des effets, mais l'on n'y retrouve plus ses qualités favorites, je veux dire cette franchise, cette chaleur, cette vigueur, qui enlèvent et entraînent souvent, quoi qu'on en ait. C'est par l'audace qu'il réussit surtout, et il semble qu'en écrivant pour une scène et en une langue qui lui étaient étrangères, il n'ait pas osé.

DANS LES VÊPRES SICILIENNES, Verdi est resté italien, ce qui est certes un bien grand défaut à l'Opéra: — et ce n'est même pas de la meilleure musique italienne, ni du meilleur Verdi. Chose étrange! ce qu'un tel musicien, dans un tel sujet, a la mieux réussi, ce sont les motifs de grâce et de légèreté. Le fameux finale du deuxième acte, où se combinent un chœur de conspirateurs et un chœur de fête qui passe sur mer, au fond de la scène, n'a d'agréable que le motif de barcarolle qui y domine; le reste est de pur accompagnement. Qu'est-ce que cela et que le finale à l'unisson du troisième acte, auprès des finales que nous sommes habitués à entendre? Verdi lui-même a fait bien mieux.

Les diverses expositions, qui ont eu lieu à Paris depuis 1855, ont démontré que le palais de l'industrie, situé aux Champs-Élysées, n'était pas assez grand. Afin de prévenir des réclamations aux quelles on n'aurait point pu faire droit plus tard et des mécomptes chez les artistes, on en fait bâtir un autre. Voici comment le *Moniteur* en parle :

« Les travaux du palais de l'Exposition universelle et permanente, l'une des œuvres les plus gigantesques de notre époque, que l'on est en train d'élever sur les terrains d'Auteuil se poursuivent avec ardeur.

« Les quatre fractions qui forment les bas côtés de ce palais, à droite et à gauche de la grande nef, sont montés jusqu'au premier étage; chacun de ces côtés se subdivise en cinq nefs parallèles, par six colonnes de front, dont la dernière est engagée dans l'œuvre. L'un des pavillons de la façade est couronné de ses combles, et la porte principale est arrivée à naissance de l'archivolte. On commence maintenant à monter la colonnade de l'étage supérieur, après quoi l'on posera les fermes que l'on est en train de transporter des chantiers à fer sur le chantier de construction. Ces fermes, dont quelques-unes ont 40 mètres de diamètre, se transportent à bras d'hommes et par demi-sections, ce qui est vraiment curieux à voir; qu'on se figure cent-vingt hommes portant une courbe de métal du poids de 4 à 5.000 kilogrammes, et la posant à pied d'œuvre avec une précision mathématique! De pareilles manœuvres ne peuvent se faire sans accident qu'au moyen d'un ensemble parfait et d'une obéissance absolue aux commandements du chef d'équipe.

« Tandis que le gros œuvre de l'entrée principale s'élève à vue d'œil, on dégrossit, dans un chantier provisoire, les blocs de pierre qui doivent former les groupes décoratifs; l'exécution en est confiée à M. George Clère. Celui du milieu, représentant l'Industrie donnant la main aux Arts et au Commerce, aura 5 mètres de haut. L'Industrie y est symbolisée par une femme ayant au front le flambeau du Génie et les ailes du Commerce. Les Arts sont représentés par une femme assise sur un chapiteau grec, ayant à ses pieds une sculpture égyptienne et à ses côtés une harpe. Le Commerce tient le caducée mythologique et s'appuie sur une socle où est gravée cette maxime: PRUDENTIA SECLIS SUPERSTES.

« Le Travail et la Pensée forment deux autres groupes qui doivent servir d'amortissement aux pilastres latéraux: le Travail est représenté par un homme vigoureux appuyé sur un marteau, lequel s'appuie sur une enclume, par un enfant qui fait manœuvrer un cric. A droite du groupe, on lit cette devise: VIRES VIAM FACIUNT.

« L'emblème de la Pensée est une femme montrant le ciel à un enfant qui écrit sur des tablettes: la devise PARS ULTIMA COELO explique le ges-

te de cette femme. A sa gauche sont les instruments qui matérialisent la pensée: une palette, des pinceaux et une presse d'imprimerie; les noms de Phidias, d'Archimède, d'Eschyle, de Galilée et de Salomon de Caus sont écrits sur une feuille sortant de cette presse. Ces diverses compositions couronneront d'une façon magistrale l'entrée du monument.

« Quant à la porte de sortie, elle sera décorée par une archivolte en céramique, œuvre qui n'a d'analogie que la céramique de Lucca della Robbia qui décore la porte du Dôme, à Florence.

« Au nord-ouest de ce palais gigantesque, on est en train de bâtir la première annexe, dont le gros œuvre est à la hauteur du soubassement. Cette annexe est elle-même de proportions colossales; elle est, dit-on, destinée à l'exposition des machines. Plus tard, d'autres annexes s'élèveront aussi de l'autre côté du boulevard, sur l'emplacement des usines à fer, et constitueront avec l'édifice principal un groupe de monuments fantastiques, où l'industrie des deux mondes apportera toutes ses merveilles. »

ALPHONSE CHAMBON — Rédacteur-Gérant

AVIS.

Le deux du mois d'août, jour de dimanche, à deux heures de relevée, dans la salle de Mairie, il sera procédé à l'adjudication au rabais des travaux de dallage en béton ou en ciment plastique de la rue Lorraine à Monaco.

On pourra prendre connaissance des plans, devis et cahiers des charges aux bureaux du soussigné.

Le Receveur-Gérant de l'administration des Domaines, BELLANDO.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 24 au 31 Juillet 1863.

RIO. b. <i>Concorde</i> , c. Simon,	minerai
SOLEZARA. b. <i>Impartial</i> , c. Charrier,	fontes
LIVOURNÉ. brick <i>Addolorata</i> , c. Accetta,	charbon
PORTO-FERRAJO. b. <i>Fortunata</i> , c. Prelli	id.
NICE. b. <i>Miséricorde</i> , c. Viale,	m. d.
CETTE. b. <i>Annonciation</i> , c. Vensan,	Via
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	en lest
ID. id. id. id.	id.
ID. b. <i>St-Sophie</i> , c. Gioan,	marbres

Départs du 24 au 31 Juillet 1863.

BONE. b. <i>Concorde</i> , c. Simon,	minerai
MARSEILLE. b. <i>Impartial</i> , c. Charrier,	fontes
PORT-VENDRE. brick <i>Addolorata</i> , c. Accetta,	charbon
ID. brick <i>Fortunata</i> , c. Prelli,	id.
MENTON. b. <i>Annonciation</i> , c. Vensan,	en lest
NICE. b. v. <i>Palmaria</i> , c. Imbert,	id.
ID. id. id. id.	id.
MENTON. b. <i>St-Sophie</i> , c. Gioan,	id.

Orchestre des Bains de Mer de Monaco.

CONCERT à 8 heures du soir dans la salle de bal.

<i>Haydn</i> , Ouverture.	AUBER.
Fragment de <i>Poliuto</i>	DONIZETTI.
<i>Il Baccio</i> , valse.	ARDITI.
<i>Il primo amore</i> , nocturne sentimental, composé et exécuté sur le violoncelle par M.	BONETTI.
<i>Gazza Ladra</i> , Ouverture.	ROSSINI.
<i>Cavatine du Barbier</i> , exécutée sur le cor, par M. Albrecht	ROSSINI.
<i>Maschenzug</i> , polka,	STRAUSS.

BULLETIN MÉTÉOROLOGIQUE DU 26 JUILLET AU 1^{er} AOUT 1863

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ETAT de l'ATMOSPHÈRE	VENTS	DATES	THERMOMÈTRE CENTIGRADE			ETAT de l'ATMOSPHÈRE	VENTS
	8 HEURES	MIDI	2 HEURES				8 HEURES	MIDI	2 HEURES		
26 juillet.	24 »	26	27	beau.	nul.	30 juillet.	23 0	25 »	25	beau.	nul.
27 »	24 »	27	27 5/10	id.	id.	31 »	24 0	26 »	26 5/10	id.	id.
28 »	24 »	25 5/10	25	id.	id.	1 ^{er} août.	24 0	26 »	26	id.	id.
29 »	24 »	25	26	id.	id.						

BAINS DE MER DE MONACO.

NOUVELLE SOCIÉTÉ.

GRAND & VASTE ÉTABLISSEMENT

SITUÉ SUR LE PORT.

BAINS FROIDS & BAINS CHAUDS.

SERVICE HYDROTHÉRAPIQUE LE PLUS COMPLET.

Le magnifique CASINO, récemment ouvert, bâti en face de la mer, offre, PENDANT TOUTE L'ANNÉE, aux Étrangers, toutes les distractions et tous les agréments des Bains d'Allemagne, avec les mêmes conditions qu'à Baden-Baden.

SALONS DE CONVERSATION, DE LECTURE & DE JEUX.

CONCERT DEUX FOIS PAR JOUR.

Le matin, sur la Plage des Bains. — Le soir, dans les salons du Casino.

HOTELS, VILLAS ET MAISONS MEUBLÉES.

PRIX TRÈS MODÉRÉS.

STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

On se rend de NICE à MONACO en une heure, par un service permanent de bateaux à vapeur.

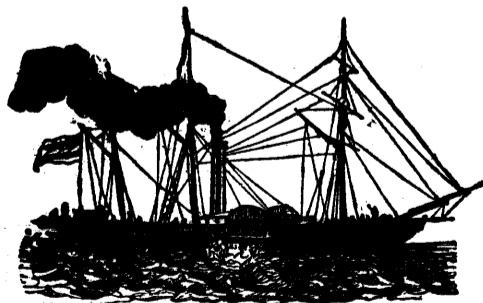
ITINÉRAIRE DE PARIS A MONACO.

De Paris à Nice par le chemin de fer. — Départ de Paris à 8 heures du soir.
— Arrivée à Nice 24 heures après.

De Paris à Cagnes en chemin de fer et de Cagnes à Nice par Omnibus.

Autre itinéraire. — De Marseille à Nice par bateau à vapeur en 12 heures.
De Nice à Monaco, par Omnibus et par bateau à Vapeur.

OMNIBUS. { A Nice, bureau des Messageries Générales, Hôtel des Étrangers.
A Monaco, place du Palais.



LA PALMARIA

Bateau à Vapeur faisant le service régulier de Nice à Monaco. Retour dans la même journée.

DÉPART DU PORT DE NICE, tous les jours à 11 h. du matin et à 6 h. 1/2 du soir.
— — — DE MONACO, à 5 h. et à 10 h. 1/2 du soir.

Le vendredi, la PALMARIA partira de MONACO pour NICE à midi et demi et à 10 h. 1/2 du soir. Les départs de NICE pour MONACO auront lieu aux mêmes heures que les autres jours de la semaine.

PRIX DE LA TRAVERSEE: Embarquement et débarquement compris 1 fr. 50 cent.

OMNIBUS FAISANT LE SERVICE ENTRE MONACO & MENTON

Bureau: à Monaco, rue de Lorraine. — A Menton, Hôtel des Quatre Nations.

DÉPART DE MONACO, à 8 heures. | DÉPART DE MENTON, à 11 heures.